

de des idéaux tient à leur appartenance. Ce qui veut dire non seulement qu'il s'appauvrit de ce que le narcissisme ne profite, mais encore que l'idéal ne se limite pas à l'investissement du report sur le Moi des investissements de l'idéalisation comporte aussi la projection de l'objet avec l'idéal projeté. L'idéal ne se limite donc pas à l'investissement de l'objet à renoncer à son droit conforme au souverain bien. Cela rend compte des liens individuels et psychologie sociale, et pas un hasard si c'est dans *Psychanalyse du Moi* que Freud développe sa théorie du rapprochant état amoureux, hypochondrie et foules. Mais il sera passé à côté de la haine qui fait brûler par la foule les statues admirées et déboulonner les statues admirées autant que des pères. Le travail du Moi n'est pas chose aisée, le Moi devient identifié à ses projections qui semblent tenir à la nature de son être et consiste, en s'efforçant de lever une meilleure circulation entre les deux, à réciprocement leurs tendances à l'investissement absolu et à gouverner l'appareil psychique. Quand un tel travail analytique réussit, le Moi peut alors se délier de la grâce et la chute, il devrait y avoir une commune mesure. Le danger de tomber dans la médiocrité majeure des idéalistes – ne risque pas de disparaître par la passion idéalisante couverte sous la cendre. Il se pourrait que l'idéal de mesure vers lequel tend le sens que celui de la reconnaissance comme limite irréductible à la visée de l'objet.

VIII

La double limite

(1982)

Quand la pensée est introduite par Freud dans la théorie, c'est avec une réticence certaine qu'il se voit contraint d'aborder la question, comme s'il avait préféré s'en passer¹. C'est bien ainsi que les choses se sont déroulées. La découverte tardive de l'*Esquisse* nous a révélé la part considérable que la pensée occupe dans ce premier effort de systématisation théorique renié par son auteur.

C'est, sans doute, l'analyse des *Mémoires* de Schreber qui contraignit Freud à compléter la théorie par une réflexion psychanalytique sur la pensée. Absente de l'essai sur Schreber, elle trouvera place dans un écrit contemporain à la rédaction de celui-ci : « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques. » Cet exposé, qualifié d'introductif, déconcerta les psychanalystes qui l'avaient entendu, et pour cause, puisqu'ils ignoraient tout de la place qu'occupait le problème de la pensée dans la longue germination privée que Freud commença en 1895 et ne se résolut à rendre publique qu'en 1911.

Pensée et réalité iront de pair dans les développements ultérieurs de Freud et deviendront des préoccupations d'une importance croissante dans la partie terminale de son œuvre, où la psychose et les mécanismes psychotiques sont de plus en plus présents à son

1. Voir la conclusion de l'article « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques ».

esprit. On ne peut dire pour autant qu'il y ait eu approfondissement véritable des hypothèses de départ. Le progrès viendrait plutôt du cadre conceptuel dans lequel la pensée est replacée (« La négation », 1925). Les remarques de Freud sur la pensée restent toujours incidentes. Ne pouvant éluder le problème, il ne s'y attarde guère, ce qui n'empêche pas qu'il y revienne répétitivement.

Il y a donc retard et réticence, évitement et malaise, comme s'il s'agissait de ne pas se laisser dévoyer, à tous les sens du terme, l'essentiel de la problématique psychanalytique se situant ailleurs. **La pensée ne fait pas partie aux yeux de Freud du corps de concepts fondamentaux de la psychanalyse : les pulsions, l'inconscient, le refoulement...** dont elle dérive sans pouvoir prétendre au statut des hypothèses de base.

Je doute que ce que la psychanalyse pourrait avoir à dire sur la pensée dépasse le cadre des relations entre cet impensable qu'est la pulsion et l'élaboration dont elle est l'objet par le langage qui permet à la pensée de s'en dégager. Même si c'est à l'occasion des rapports avec la réalité que le psychanalyste est contraint à en tenir compte, c'est toujours le problème des sources du penser et de son enracinement dans la vie pulsionnelle qui seront l'objet de la théorisation. Aussi importe-t-il de ne pas se méprendre sur cette conjonction entre pensée et réalité qui n'est jamais pour le psychanalyste qu'un rapport contraignant mais secondaire.

C'est avec Bion que s'inaugure une véritable théorie de la pensée issue de l'expérience psychanalytique avec les psychotiques chez qui se repèrent au premier plan les troubles de la pensée. En vérité, c'est à une entière reformulation de la théorie psychanalytique que procède l'œuvre de Bion. S'il renoue le fil interrompu par Melanie Klein avec les idées de Freud, Bion redéfinit l'activité psychique à partir d'un point de vue situé à l'extrémité opposée de celui que choisit le fondateur de la psychanalyse puisque ce n'est plus du névrosé mais du psychotique que part l'élaboration théorique. Il faut cependant faire remarquer que l'effort de rigueur et le

pour autant qu'il y ait eu appro-
 e des hypothèses de départ. Le
 tôt du cadre conceptuel dans
 placée (« La négation », 1925). Les
 ur la pensée restent toujours inci-
 uder le problème, il ne s'y attarde
 ne pas qu'il y revienne répétitive-

et réticence, évitement et malaise,
 e ne pas se laisser dévoyer, à tous
 ssentiel de la problématique psy-
 nt ailleurs. **La pensée ne fait pas**
Freud du corps de concepts fonda-
analyse : les pulsions, l'inconscient,
 elle dérive sans pouvoir prétendre
 hèses de base.

La psychanalyse pourrait avoir à
 épasse le cadre des relations entre
 et la pulsion et l'élaboration dont
 langage qui permet à la pensée de
 si c'est à l'occasion des rapports
 e psychanalyste est contraint à en
 toujours le problème des sources du
 racinement dans la vie pulsionnelle
 e la théorisation. Aussi importe-t-il
 dre sur cette conjonction entre pen-
 est jamais pour le psychanalyste
 raignant mais secondaire.

que s'inaugure une véritable théorie
 e l'expérience psychanalytique avec
 ez qui se repèrent au premier plan
 ensée. En vérité, c'est à une entière
 a théorie psychanalytique que pro-
 on. S'il renoue le fil interrompu par
 e les idées de Freud, Bion redéfinit
 e à partir d'un point de vue situé à
 de celui que choisit le fondateur de
 isque ce n'est plus du névrosé mais
 e part l'élaboration théorique. Il faut
 marquer que l'effort de rigueur et le

fantasme d'une mathématisation de la théorie qui
 habite Bion, comme il hanta Lacan, se dissout dans la
 partie terminale de son œuvre, comme si l'auteur éprou-
 vait à l'égard de sa tentative de théorisation antérieure
 quelque scepticisme¹. Pourtant, c'est à cette partie de
 son travail que ses lecteurs restent le plus attachés.

Il me semble qu'aujourd'hui les analystes, qui ont de
 plus en plus affaire à des patients dits difficiles, se
 voient contraints d'aborder le problème de la pensée
 pour des considérations pratiques, car, même quand ils
 ne sont pas psychotiques, les patients qui constituent la
 population analytique actuelle n'en sont pas pour
 autant plus névrosés. Quand bien même les troubles de
 la pensée ne se présenteraient pas au-devant de leurs
 tableaux cliniques, ils imposent, à coup sûr, un effort de
 pensée à l'analyste, qui laisse deviner chez eux l'exis-
 tence plus ou moins latente d'une problématique de ce
 genre. La résistance, la compulsion de répétition, le
 caractère rebelle des pulsions n'expliquent pas tout
 dans la difficulté de ces analyses. D'autres concepts
 paraissent devoir intervenir.

En cherchant à travers les travaux de Freud, de
 Melanie Klein, de Bion, et de Winnicott, les axes théo-
 riques qui devraient entrer en jeu pour une clinique et
 une théorie de la pensée, il m'a semblé que, plus ou
 moins explicitement, tous à peu près se réfèrent à des
 instruments théoriques dont ils ne mettent pas toujours
 en valeur la portée ordonnatrice. Ce sont ceux que je me
 propose d'envisager dans ce travail.

Je me contenterai pour l'instant de les énoncer :

1. *La limite*. Aucune théorie sur la pensée, sans
 qu'elle le dise toujours, ne peut se dispenser de poser, au
 préalable, le problème de la limite entre le dehors et le
 dedans. Ceci est implicite quand on envisage le pro-
 blème de la projection dans la perspective classique de
 Freud ou celle de l'identification projective de Melanie
 Klein et de Bion, ou encore celle de la forclusion laca-
 nienne. La difficulté est ici d'articuler les rapports de

1. Cf. A. Green, « Au-delà? En deçà? de la théorie », Préface aux
Entretiens psychanalytiques de W. Bion, Gallimard, 1980.

cette limite entre l'intérieur et l'extérieur avec celle qui sépare les systèmes Conscient-Préconscient et Inconscient. Ceci n'est que la formulation théorique d'un problème clinique et technique relatif aux modalités du transfert chez les patients non névrotiques, par la fonction qu'y joue l'objet, la limite constituant un enjeu toujours remis en question, dans des rapports de réunion et de séparation avec lui.

2. La représentation. Concept dominant de la théorie freudienne, elle couvre, au minimum, un double champ : représentation de chose et de mot, ce qui contraint à prendre en compte le mouvement d'abstraction qui conduit de l'une à l'autre et sa rétroaction dans le processus régressif qui conduit à traiter les mots comme des choses. La représentation ne peut éviter la référence au modèle optique de la psyché, bien que tout le problème soit ici celui du passage d'une structure réfléchissante – nécessairement déformante – à un monde où la représentation ne représente rien d'autre que des relations. Depuis que j'ai proposé avec Jean-Luc Donnet le concept de psychose blanche¹, la fonction de représentation m'est apparue progressivement comme le référent du travail psychanalytique. Quelles que soient les modalités qui obligent à aménager le cadre psychanalytique, c'est en fin de compte à la représentation des processus psychiques, intrasubjectifs et intersubjectifs que vise l'essentiel de l'action psychanalytique. Le reste appartient à une réorganisation propre au sujet où l'analyste n'a pas de part. Je suggérerai même que les aménagements du cadre n'ont pas d'autre

1. J.-L. Donnet et A. Green, *L'Enfant de Ça : Psychanalyse d'un entretien, la psychose blanche*, Minuit 1973. Ce travail comporte une longue élaboration sur la pensée, dont certains points sont repris dans le présent article. Cependant, les perspectives que je développe maintenant sont davantage tirées de l'analyse des cas-limites. Je précise que j'utilise ici le terme de représentation au sens conceptuel le plus large, en incluant l'affect lié à la chaîne représentative (représentant affect) mais en excluant ceux qui ne peuvent accompagner aucune représentation, ou même qui s'y opposent. Or, c'est de la non-admission des représentations dans le préconscient ou du sentiment de ne pas réussir à donner une forme représentable à certains états affectifs extrêmement angoissants que provient la paralysie de la pensée.

térieur et l'extérieur avec celle des Conscient-Préconscient et que la formulation théorique et technique relatif aux modalités patients non névrotiques, par la suite, la limite constituant un enjeu de position, dans des rapports de rétroaction avec lui.

Concept dominant de la théorie au minimum, un double champ : le sonnet et de mot, ce qui contraint à un mouvement d'abstraction qui se traduit par sa rétroaction dans le profond et conduit à traiter les mots comme des unités. La représentation ne peut éviter la référence à la psyché, bien que tout le processus du passage d'une structure réfléchiement déformante - à un monde où l'objet représente rien d'autre que des formes. J'ai proposé avec Jean-Luc Donceel chose blanche¹, la fonction de liaison apparue progressivement comme un concept psychanalytique. Quelles que soient les modalités qui obligent à aménager le cadre de la psyché en fin de compte à la représentation des processus psychiques, intrasubjectifs et intersubjectifs, l'essentiel de l'action psychanalytique conduit à une réorganisation propre à la psyché qui n'a pas de part. Je suggérerai que les éléments du cadre n'ont pas d'autre

1. *L'Enfant de Ça : Psychanalyse d'un entretien*, 1973. Ce travail comporte une longue section où certains points sont repris dans le présent chapitre. Les perspectives que je développe maintenant sont celles des cas-limites. Je précise que j'utilise ici le terme de liaison dans le sens conceptuel le plus large, en incluant la fonction représentative (représentant affect) mais en excluant la fonction qui accompagne aucune représentation, ou plus exactement la non-admission des représentations qui conduit au sentiment de ne pas réussir à donner une forme à des états affectifs extrêmement angoissants et à la pensée.

fonction que la facilitation de la fonction de représentation. La référence qui est faite d'ordinaire au transfert pour justifier les modifications techniques n'est pas pour autant niée par ce que j'avance, dans la mesure où il ne s'agit que d'amener le transfert au niveau de ce qui est représentable, élaboration première et point de départ des élaborations ultérieures. Pour qu'il y ait de l'*insight*, il faut d'abord qu'il y ait du représentable.

3. *La liaison* dans son rapport avec la déliaison, qui est peut-être le concept le plus général de la psychanalyse, puisqu'il s'applique aussi bien aux énergies qu'aux contenus et aux différents matériaux qui véhiculent ceux-ci. La question majeure est ici l'orientation qui préside à la liaison, c'est-à-dire sa finalité. Représenter, c'est déjà lier, mais penser c'est re-lier les représentations sur un mode non spéculaire. Si l'analyse reste le processus essentiel par lequel les transformations des liaisons peuvent advenir dans l'appareil psychique, il ne faut pas méconnaître que celle-ci bute sur des synthèses, plus ou moins élémentaires et plus ou moins compactes, qui peuvent faire obstacle aux recombinaisons attendues. Je rattacherai la symbolisation aux processus de liaison, comme cas particulier de cette fonction : symbolisation interne dans la psychanalyse d'inspiration structuraliste de Lacan qui diffère de la conception kleinienne en ce qu'elle paraît reposer sur des fondements innés, alors qu'elle est le produit d'une évolution chez Melanie Klein ; symbolisation à l'articulation du dehors et du dedans chez Winnicott dans l'espace potentiel où une nouvelle réunion préside à la séparation.

Au problème de la liaison, il faut rattacher non seulement les régimes où celle-ci fonctionne de manière différente (primaire ou secondaire) mais encore les processus qui président à la communication entre ces divers types de fonctionnement, car aucune théorie de la pensée en psychanalyse ne peut se contenter de ne s'attacher qu'aux produits finis des pensées sans relier ceux-ci à leurs formes d'organisation inconsciente et à leur ancrage au matériau plus brut dont la pensée émerge.

4. *L'abstraction*. Elle est le caractère sans doute le

plus spécifique de la pensée. Elle suppose une « épuration » des dérivés pulsionnels et de la charge affective par laquelle ils se manifestent. Il me semble qu'on ne peut concevoir l'avènement de l'abstraction sans faire intervenir le « travail du négatif » – de la forclusion à la négation – dont les conséquences sont à la fois économiques et symboliques¹. Toutes les théories existantes tentent d'expliquer cette évolution des représentants de la pulsion vers l'abstraction par une série d'opérations plus ou moins inscrites dans la continuité, alors même qu'un examen attentif montre que l'abstraction est le fruit d'une mutation par rapport à la représentation qui ne peut s'expliquer que par une rupture instaurant une discontinuité, avec effacement de celle-ci. C'est alors qu'il faut faire jouer à l'hallucination négative son rôle conceptuel, faute de quoi on butera toujours sur un mystérieux « saut dans l'intellectuel » qui demeurera inexpliqué. Mais ici encore se posera le problème de l'orientation, de la finalité de l'abstraction car la pensée et l'abstraction vont de pair avec l'exercice d'un pouvoir de domination et de maîtrise – dont témoigne la toute-puissance de la pensée – qui reçoit la preuve de sa pleine efficacité lorsque leurs buts se limitent à l'exploration du monde physique alors que celui-ci est infiniment plus discutabile lorsque son objet est le monde psychique. Attelée à la connaissance de cet univers, la pensée doit obéir à la double tâche de s'éloigner suffisamment des dérivés pulsionnels où elle prend naissance sans cesser de maintenir le contact avec ses racines affectives qui lui donnent son poids de vérité. Il y a là une structure paradoxale de la pensée en psychanalyse qui ne peut être dépassée.

Ces quatre paramètres me semblent cerner le minimum de conditions aptes à satisfaire à une théorie de la pensée en psychanalyse. Mais je dois ajouter d'emblée que parmi eux, celui qui concerne la limite me paraît dominer les autres. Davantage, il est celui autour duquel les autres vont s'ordonner. J'y insiste parce qu'il

1. Voir les réflexions de Freud à ce sujet dans son article intitulé « La négation ».

ensée. Elle suppose une « épuration des canaux et de la charge affective qui se manifestent. Il me semble qu'on ne peut pas parler de l'abstraction sans faire mention du négatif » – de la forclusion à la conséquence sont à la fois économiques. Toutes les théories existantes sur l'évolution des représentants de la pensée par une série d'opérations effectuées dans la continuité, alors même qu'on montre que l'abstraction est le résultat par rapport à la représentation qui est obtenue par une rupture instaurant une discontinuité de celle-ci. C'est alors que l'hallucination négative son rôle est de montrer qu'on butera toujours sur un obstacle « l'intellectuel » qui demeurera en l'état. Encore se posera le problème de la continuité de l'abstraction car la pensée est liée par l'exercice d'un pouvoir d'abstraction – dont témoigne la toute-puissance – qui reçoit la preuve de sa pleine efficacité si ses buts se limitent à l'exploration de l'objet que celui-ci est infiniment plus vaste que l'objet est le monde psychique. À l'issue de cet univers, la pensée doit être capable de s'éloigner suffisamment des racines qu'elle prend naissance sans cesse et de se détacher avec ses racines affectives qui sont la source de vérité. Il y a là une structure de la pensée en psychanalyse qui ne peut être comprise sans me semblent cerner le minuscule à satisfaire à une théorie de la pensée. Mais je dois ajouter d'emblée que ce qui concerne la limite me paraît évident. Davantage, il est celui autour duquel s'ordonner. J'y insiste parce qu'il est traité à ce sujet dans son article intitulé « La

me paraît avoir moins été mis en lumière dans les travaux consacrés à la pensée, encore que ceux-ci l'impliquent toujours.

C'est surtout du paramètre de la limite que je traiterai dans cet article en envisageant les autres par rapport à lui.

*

La conception psychanalytique de la pensée est déterminée par l'artifice qui structure l'expérience psychanalytique, à savoir le cadre. Il n'est certes pas contingent de remarquer que les patients qui présentent des difficultés d'élaboration dans le domaine de la pensée, voire, dans certains cas, un refus délibéré de penser, sont aussi ceux qui supportent mal le cadre. Ils exercent une pression sur lui, toujours tentés, au moment des réactivations conflictuelles, de le faire éclater. Même quand ils paraissent l'accepter, ils ruse avec lui, d'une manière qui dépasse de beaucoup les aménagements intérieurs qu'on observe chez le névrosé. Loin de pouvoir l'utiliser avec les bénéfices régressifs qui en découlent, ils luttent avec lui comme s'ils avaient affaire à quelque ennemi invisible qui tirerait avantage de la situation, soit pour se livrer à une attaque sur leur Moi, soit pour les abandonner à leur déréliction dans quelque désert où ils n'ont à espérer aucun secours, ou qui ne se peuple que de présences monstrueuses.

Nous avons montré ailleurs ¹ que l'invention du cadre par Freud découle du modèle du rêve. Dans les conditions habituelles, le cadre vise à favoriser la production d'une pensée non-pensée dont le travail du rêve nous donne l'exemple. Cependant, nous savons aujourd'hui qu'il n'y a rien de moins assuré que le travail du rêve et que les autres formes de la vie psychique nocturne (insomnies, somnambulisme, cauchemars, rêves blancs, etc.) témoignent de sa mise hors circuit ou de son échec. Et quand bien même il paraît avoir lieu, son résultat

1. Voir chapitre suivant.

dépend de l'organisation mentale du rêveur¹. Or, cette organisation mentale reste structurée par le double rapport entre le dehors et le dedans d'une part et celui qui régit les instances Cs-Pcs et lcs d'autre part.

Le cadre ne détermine pas seulement les conditions d'un espace de travail, il modifie l'économie des limites. La clôture qu'il instaure met en tension en son sein les limites entre analysant et analysé. Il contraint l'analysant à restructurer son identité que l'intensité des échanges menace et à surveiller constamment les frontières de sa psyché contre l'envahissement interne (par les pulsions) ou externe (par l'objet), les deux étant parfois confondus par lui.

Dans les structures non névrotiques, loin qu'il s'agisse de surmonter les limitations imposées par la réalité au désir en lui trouvant des satisfactions détournées, l'investigation psychanalytique apprendrait plutôt que l'essentiel de l'activité psychique est tourné vers le maintien d'un rapport à l'objet toujours menacé de destruction réciproque. Seule une vigilance à l'égard des limites est supposée protéger une autonomie chèrement acquise d'autant qu'elle aura dû sacrifier les satisfactions pulsionnelles objectales au bénéfice des satisfactions narcissiques, encore que le terme satisfaction soit ici contestable puisqu'il s'agit surtout de réassurances où la mobilité garante de l'indépendance du sujet ou son engagement dans l'action constituent une des modalités de cette autonomie, et qu'à l'autre extrême, c'est souvent le surinvestissement intellectuel, produit de sublimations atteintes à la force du poignet, qui signale un vain et éphémère triomphe contre la vie pulsionnelle. Celle-ci fait périodiquement effraction, de manière particulièrement sauvage, déclenchant au niveau du Moi des angoisses narcissiques contre l'intrusion interne d'un objet dont on a cru se délivrer par le repli solitaire alimenté seulement par la sublimation. Sexualité et agressivité se rejoignent dans l'idée d'une

1. Ainsi, le rêve de l'Homme aux Loups, qui fait preuve d'un travail certain, ne dit rien de son organisation mentale, du rôle qu'y joue le cli-vage ou le désaveu qui restent maîtres du jeu psychique.

tion mentale du rêveur¹. Or, cette
reste structurée par le double rap-
et le dedans d'une part et celui qui
Cs-Pcs et Ics d'autre part.

mine pas seulement les conditions
il, il modifie l'économie des limites.
sure met en tension en son sein les
nt et analyste. Il contraint l'analy-
son identité que l'intensité des
à surveiller constamment les fron-
contre l'envahissement interne (par
ne (par l'objet), les deux étant par-
lui.

res non névrotiques, loin qu'il
er les limitations imposées par la
i trouvant des satisfactions détour-
psychanalytique apprendrait plu-
l'activité psychique est tourné vers
port à l'objet toujours menacé de
e. Seule une vigilance à l'égard des
protéger une autonomie chèrement
elle aura dû sacrifier les satis-
s objectales au bénéfice des satis-
, encore que le terme satisfaction
puisqu'il s'agit surtout de réassu-
garante de l'indépendance du sujet
dans l'action constituent une des
autonomie, et qu'à l'autre extrême,
investissement intellectuel, produit
eintes à la force du poignet, qui
hémère triomphe contre la vie pul-
ait périodiquement effraction, de
ement sauvage, déclenchant au
ngoisses narcissiques contre l'intru-
et dont on a cru se délivrer par le
té seulement par la sublimation.
ité se rejoignent dans l'idée d'une

omme aux Loups, qui fait preuve d'un travail
organisation mentale, du rôle qu'y joue le cli-
estent maîtres du jeu psychique.

violence imposée de l'intérieur qui est la violence même
attribuée à l'objet interne qui interdit la pensée. Le
souci du maintien de l'identité est au centre de ces rela-
tions d'objet. L'autonomie de la pensée – et ceci n'est
pas sans créer de grandes difficultés dans le transfert et
la réceptivité aux interprétations de l'analyse – devient
l'enjeu d'un combat mené par l'analysant pour s'assurer
de son identité, c'est-à-dire pour défendre le territoire de
son Moi, comme seul lieu où une constance d'être peut
être maintenue, bataillant contre les empiétements d'un
objet qui ne peut jamais entièrement coïncider avec ce
même Moi, passé un certain niveau d'investissement
limité ou partiel. Il n'y a plus recherche d'une identité
au sens d'une coïncidence entre une représentation et
une perception, mais lutte acharnée pour maintenir une
identité interne toujours menacée par un objet exté-
rieur, toujours étranger au Moi, inassimilable par lui.
C'est en effet ici que la limite entre l'intérieur et l'exté-
rieur, supposée acquise, est loin d'être assurée, d'où le
repli sur une problématique identitaire interne pour
assurer la différence avec l'objet.

Il est fréquent que l'objet soit ouvertement vécu
comme hostile ou néfaste – il s'agit le plus souvent de la
mère, dont il faut se défendre parce qu'elle est envahis-
sante et qu'on ne peut se fier à elle. Mais ce que révèle
alors l'analyse est, malgré toutes les tentatives de mise
à distance dans la réalité, une aimantation du Moi
attiré par cet objet qui l'excite par son intrusion même.
Une telle excitation est mise à profit pour offrir au Moi
l'occasion de se ressaisir dans le combat et de renforcer
sa cohérence comme si l'abandon au plaisir risquait
d'entraîner une quelconque dissolution de l'identité : le
danger est alors la perte de tout pouvoir oppositionnel.

Mais il est d'autres cas où c'est la situation inverse
qui est mise en avant, l'union avec l'objet maternel
étant supposée accomplir l'harmonie du Moi, l'accord
du Moi avec lui-même.

Pendant longtemps, l'analyse aura fait croire que cet
accord n'était possible qu'avec ce qui venait de la mère,
tout autre objet présentant des caractères d'étrangeté

qui le rendent menaçant et risquent de rompre le lien avec celle-ci. Mais, l'analyse se poursuivant, l'idéalisation de l'imgo maternelle révèle sa nature défensive. En fait, c'est bien l'imgo maternelle qui est perçue elle-même comme cet objet menaçant et intrusif contre lequel il faut préserver cette identité. Est-ce à dire que nous avons affaire à deux moments différents du développement et que l'analysant cherche alors à préserver un acquis durement obtenu qui a abouti à la séparation d'avec la mère dont il cherche maintenant à mettre l'espace psychique – qu'il a réussi à conquérir contre son empiétement – hors de portée de son intrusion ? Ce serait peut-être une vue trop simple. L'existence d'une idéalisation primitive tendrait au contraire à montrer que la mère aura été, de toujours, une étrangère avec laquelle seul un faux self pouvait composer en créant cette identité de déni qui était la condition préalable à l'établissement d'une relation d'objet. C'est alors qu'on peut deviner l'existence d'une pensée, extrêmement subtile, utilisant la double négation plus que la négation rattachable au refoulement, pour préserver les secrets d'un moi étranger à l'objet. Celui-ci doit constamment veiller au non-dévoilement des pensées à l'égard d'un objet dont les capacités intuitives témoignent du maintien d'un lien étroit quasi symbiotique avec lui tandis que l'excès de cette intuition pourrait révéler un désir de rupture pour acquérir sa liberté.

Que manque-t-il à cette pensée qui se fonde sur la préservation à tout prix de l'autonomie psychique pour être une pensée ? Elle est si jalouse de sa propriété qu'elle s'épuise à s'affirmer non comme une pensée, mais comme ma pensée. La défense contre l'avidité intrusive qui chercherait à posséder l'objet et à le contrôler se manifeste par son contraire : le repli sur « sa » pensée. Ceci ne concerne que les rapports de proximité avec l'objet transférentiel ou ses équivalents latéraux. Par ailleurs, le sujet peut être tout à fait coopérant au gré de la communication et de l'échange lorsque ceux-ci ne comportent aucune implication subjective. Faut-il y voir une variante du narcissisme ? On peut le

ant et risquent de rompre le lien
analyse se poursuivant, l'idéalisa-
nelle révèle sa nature défensive.
ago maternelle qui est perçue elle-
jet menaçant et intrusif contre
r cette identité. Est-ce à dire que
deux moments différents du déve-
alysant cherche alors à préserver
obtenue qui a abouti à la séparation
il cherche maintenant à mettre
qu'il a réussi à conquérir contre
rs de portée de son intrusion ? Ce
ue trop simple. L'existence d'une
tendrait au contraire à montrer
de toujours, une étrangère avec
self pouvait composer en créant
qui était la condition préalable à
relation d'objet. C'est alors qu'on
ce d'une pensée, extrêmement sub-
le négation plus que la négation
ement, pour préserver les secrets
l'objet. Celui-ci doit constamment
ement des pensées à l'égard d'un
és intuitives témoignent du main-
quasi symbiotique avec lui tandis
intuition pourrait révéler un désir
uerir sa liberté.

ette pensée qui se fonde sur la pré-
x de l'autonomie psychique pour
le est si jalouse de sa propriété
ffirmer non comme une pensée,
asée. La défense contre l'avidité
erait à posséder l'objet et à le
e par son contraire : le repli sur
concerne que les rapports de proxi-
nsférentiel ou ses équivalents laté-
sujet peut être tout à fait coopé-
munication et de l'échange lorsque
nt aucune implication subjective.
riante du narcissisme ? On peut le

penser mais je crains que l'on ne mésinterprète le sens
de ce fonctionnement, car, bien que le narcissisme ne
soit jamais absent de ce type d'organisation, il me
semble que l'investissement du sujet porte davantage
sur le contrôle de ses limites qu'il sent menacées à tout
moment, et ceci sans même qu'il se livre à des projec-
tions délirantes. C'est au contraire l'accrochage à la réa-
lité qui est l'objet de sa préoccupation et le besoin de
faire partager et reconnaître par d'autres une vision
réelle à laquelle il n'y a rien à redire – en tant que
telle –, si l'analyste ne percevait pas que ladite réalité
est investie de manière délirante sans qu'aucune « idée
délirante » ne se dévoile jamais. Du reste, l'inter-
prétation portant alors sur ce qui dans cette réalité
illustre métaphoriquement ou symboliquement ces
limites menacées, peut être reconnue sans toutefois
changer le vécu. Dans ces structures, il faut toujours
que l'agression – intrusion dans le Moi, dans le sexe ou
dans la pensée se font écho – vienne du dehors. L'inter-
prétation en termes d'identification projective qui est
certainement la plus juste, se heurte à une vive résis-
tance car elle amènerait le sujet à reconnaître que le
mouvement part de lui, ce qui contredirait la référence
à la réalité extérieure qui s'imposerait à lui. C'est du
réel que partent toutes les initiatives. L'Autre est réel
et, si un fonctionnement psychique est à interroger,
c'est le sien. L'habileté de ces patients à détecter les
mouvements contre-transférentiels qu'ils induisent et
auxquels l'analyste doit céder parfois, car il est entraîné
à une contre-identification projective pour soulager son
propre appareil psychique d'une tension extrême, sert
de confirmation à la nécessité de consolider les défenses
narcissiques contre une altérité hostile dans la mesure
où l'autre ne se borne pas à entériner le contenu mani-
feste du discours de l'analysant. Dans ces conditions, la
limite dehors-dedans a servi d'occultation aux conflits
qui se jouent au sein du dedans. Ceux-ci réapparaissent
lorsque, se retrouvant seul, l'analysant devient la proie
d'angoisses destructrices, en l'absence de l'objet, exi-
geant la vérification de son intégrité et la preuve de sa

survie. Contrastant avec le « délire » de l'intrusion, c'est alors le vécu dépressif de la perte qui met la pensée hors d'état de fonctionner.

Tout se passe comme si ce qui apparaît au cours d'une relation brouillée – le brouillard des pensées –, floue, incertaine, morcelée, les séquences associatives suggérant dans l'esprit de l'analyste des images sans relations entre elles, visait un but paradoxal : d'une part, s'établit une forme de relation fusionnelle où il semble être entendu que l'analyste n'aura pas besoin des médiations nécessaires à l'intelligibilité pour se faire une idée de ce qui est à ce moment transmis et, d'autre part, cette relation d'apparence fusionnelle est le moyen trouvé par le patient pour rendre ses pensées inaccessibles à l'analyste. C'est peut-être à ce moment qu'il est important de ne pas trop comprendre ce qui est communiqué. Ceci explique également que ce processus de représentations d'une pensée hors langage puisse s'installer chez l'analyste dans le cas inverse – celui où la sophistication de la pensée génératrice de la confusion poursuit le même but : être entendu au-delà des contradictions multiples du discours, et se penser indéchiffrable, protégé par le mur du langage et des performances qu'il est capable d'accomplir au regard d'une logique incernable. *Être entendu et indéchiffrable.*

La toute-puissance de la pensée n'est pas ici celle de la réalisation d'un désir, elle serait plutôt de l'ordre d'une grandeur négative : celle d'une pensée qui ne puisse jamais être pensée par l'autre. C'est pourquoi la référence avec laquelle il convient d'aborder le problème n'est pas celle du désir, mais celle de l'objet, de la pensée de l'objet en tant qu'elle ne doit jamais absorber la pensée du sujet, faute de l'y emprisonner. L'idée de contenant, avancée par Bion, a permis, dans un premier temps, d'accroître notre compréhension – encore faut-il la compléter par ce que l'expérience lui apporte. Un contenant peut n'être acceptable pour le cas-limite qu'à la condition de s'adapter parfaitement aux contenus du patient, comme si c'était le sien propre. C'est-à-dire comme si l'illusion pouvait être soutenue que le patient

intrusion

comme si elle venait de l'analyste, de son corps-pensée qu'il faut soit annihiler, soit subir dans un rapport annihilant. La projection est difficile à reconnaître pour le patient, parce que tout l'effort auquel il se livre est d'établir sa limite avec l'autre. Et cette limite ne peut être assurée que par cette mise au-dehors de l'objet qui ne laisse que peu d'activité psychique disponible pour reconnaître le sens de la manœuvre. Or il faut encore compter avec la limite qui départage le dedans, dont la fonction de contre-investissement est souvent défaillante. Elle laisse alors sourdre, non pas, comme on l'a prétendu, des processus primaires infiltrant les processus secondaires, mais des processus qui ressemblent aux processus primaires mais qui diffèrent de ceux-ci en tant qu'ils sont subornés, c'est-à-dire qu'ils recherchent moins la satisfaction de désirs érotiques que leur destruction, la destructivité se portant autant sur les contenus exprimés que sur la pensée qui les exprime. On ne comprendrait rien à ces patients si on ne percevait pas qu'il s'agit pour eux d'une question vitale. Tous leurs accomplissements sociaux et sublimatoires ont tendu à la constitution de cette double limite que l'analyse remet en question. La lutte épuisante reprend dans ce cadre, alors que la réalité avait paru fournir des preuves suffisantes de ce que cet effort avait été couronné de succès.

*

le psychologique + philosophique

La lecture de « La négation » de Freud dans la perspective qui nous occupe est sans doute le guide le plus éclairant pour poursuivre notre réflexion. Les formulations déjà connues sur la pensée y sont reprises mais insérées dans un cadre plus large. Une préhistoire de la pensée s'y dessine, à prendre comme un mythe d'origine.

C'est bien cette limite originare que Freud trace d'abord avec l'opération inaugurale du jugement d'attribution. La décision qui confère sa qualité bonne ou mauvaise à un objet y est contemporaine d'un mouvement par lequel se constituent un dedans et un

2. limite interne de l'objet
 2. limite externe de l'objet
 2. limite de l'objet

désirs
 perverses
 destruction
 préconsciente
 grande
 destructivité

de l'analyste, de son corps-pensée
 er, soit subir dans un rapport anni-
 est difficile à reconnaître pour le
 out l'effort auquel il se livre est
 ec l'autre. Et cette limite ne peut
 ette mise au-dehors de l'objet qui
 ctivité psychique disponible pour
 e la manœuvre. Or il faut encore
 e qui départage le dedans, dont la
 vestissement est souvent défaut
 s sourdre, non pas, comme on l'a
 us primaires infiltrant les proces-
 des processus qui ressemblent aux
 mais qui diffèrent de ceux-ci en
 és, c'est-à-dire qu'ils recherchent
 de désirs érotiques que leur des-
 tité se portant autant sur les conte-
 la pensée qui les exprime. On ne
 es patients si on ne percevait pas
 d'une question vitale. Tous leurs
 iaux et sublimatoires ont tendu à
 e double limite que l'analyse remet
 épuisante reprend dans ce cadre,
 ait paru fournir des preuves suffi-
 effort avait été couronné de succès.

démies
 pénétrées
 d'intercamb
 pénétration
 grande
 destructivité

*
 « La négation » de Freud dans la pers-
 pe est sans doute le guide le plus
 ivre notre réflexion. Les formula-
 r la pensée y sont reprises mais
 e plus large. Une préhistoire de la
 prendre comme un mythe d'ori-
 mite originaire que Freud trace
 ation inaugurale du jugement
 sion qui confère sa qualité bonne
 et y est contemporaine d'un mou-
 e constituent un dedans et un

dehors, encore qu'en ce dernier cas, il s'agisse davantage
 d'un mouvement d'*excorporation* – éjection radicale qui
 divise le monde en deux et constitue un *Moi scindé* de
 ce qui lui est étranger et mauvais. Mais, quand Freud
 reprend la question au niveau du jugement d'existence
 qui doit décider, à l'aide du *Moi-réalité* définitif issu du
Moi-plaisir originaire, si la division intérieur-extérieur
 recoupe celle entre le subjectif et l'objectif, c'est à nou-
 veau le problème de la différenciation entre représenta-
 tion et perception qui est soulevé. La conception freu-
 dienne de la pensée se complète par la référence à la
 représentation : « L'opposition entre le subjectif et
 l'objectif n'existe pas dès le début. Elle s'établit seule-
 ment par le fait que la pensée possède la capacité de
 rendre à nouveau présent ce qui a été une fois perçu,
 par reproduction dans la représentation, sans que
 l'objet ait besoin d'être encore présent au-dehors ¹. » Le
 travail actif de la pensée, sa palpation motrice à l'aide
 des petites quantités, a pour but la retrouvaille de
 l'objet, pour s'assurer de sa réalité, autorisant enfin la
 décharge qui met en branle le processus de satisfaction.
 C'est encore la pensée de l'*Esquisse* qui habite ce texte
 qui lui est postérieur de trente ans. ¹ *Le moi et le non-moi*

→ reproduction
 matériel.

Mais ce que Freud omet de dire est qu'entre la consti-
 tution de la limite originaire et la mise en œuvre de la
 pensée s'est instaurée une seconde limite qui départage
 le dedans. Car l'acte d'exorcisme qui a expulsé le mau-
 vais hors du corps n'a rien résolu. Reste à maîtriser le
 retour de ces impressions premières sous forme de sou-
 venir de cette expérience douloureuse, ce qui justifiera
 l'opération du refoulement. Mais à une grande dif-
 férence près : le refoulement s'accomplit au nom du
Moi. La limite originaire n'est l'action que d'un *Moi-*
réalité du début qui se borne à situer la source interne
 ou externe de l'excitation. Un tel moi est toujours tenté
 de traiter les sources internes comme si elles étaient
 externes et c'est pourquoi il met en œuvre l'expulsion
 supposée libératrice. Il ne peut nourrir l'illusion de

1. « La négation », in *Résultats, idées, problèmes*, vol. II, P.U.F., 1987, pp. 137-138.

l'efficacité de son procédé que parce que la mère apporte quand même la satisfaction attendue, mais l'objet-mère est alors confondu avec le moi-plaisir original qui se constitue à cette occasion et qui est sans doute le berceau d'un Moi-idéal omnipotent. Cependant, le travail psychique s'instaure selon des normes différentes. La sélection des excitations s'établit alors selon la modalité agréable-désagréable au Moi lorsque le bon objet n'est plus confondu avec le Moi. Le plaisir du Moi n'est plus lié au sentiment d'autarcie né de la fusion du Moi et de l'objet susceptible d'entériner le mouvement d'expulsion par la survenue d'une expérience de satisfaction qui lui serait consécutive. D'où vient que l'objet se constitue à l'extérieur, autrement dit qu'il soit perdu? Une démarche descriptive décrit le processus comme graduel. Une démarche métapsychologique ne retient que le fait accompli de sa constitution extérieure. C'est la constitution d'un bon objet interne qui permet la constitution corrélatrice d'un moi suffisamment investi par des capacités de liaison qui permet de penser l'objet absent hors de lui. Un tel moi peut travailler sur la réalisation hallucinatoire du désir, parce qu'il a remplacé la discontinuité originale qui l'a contraint au mouvement expulsif, par un sentiment de continuité qui autorise l'attente, le délai. Ce n'est pas encore un Moi-réalité définitif, c'est tout juste un moi capable de former des représentations d'une certaine durée et de jouer avec ces représentations. La constitution d'un préconscient requiert l'établissement de cette limite interne qui peut admettre certaines représentations de l'inconscient, en éviter d'autres et procéder à des mouvements de part et d'autre de cette limite interne.

L'hypothèse que je fais est qu'entre ce jeu de la représentation et la naissance d'une pensée proprement dite doit s'instituer une *hallucination négative* de la représentation de l'objet (la mère ou le sein) pour qu'advienne non pas une représentation plus ou moins réaliste, comme le soutient Freud, mais une représentation des

La folie privée

représentation inclut La double limite

relations au sein d'une représentation et entre diverses représentations¹. Car, si la représentation est une condition prérequis à la pensée, jamais la pensée ne dérivera en droite ligne de la représentation. La discontinuité primitive qui a abouti à l'exclusion de l'objet mauvais n'a pas libéré la psyché. Un trou s'est constitué en elle, comme une plage vide, un blanc qui dans les meilleurs cas se sera trouvé partiellement comblé par l'expérience de satisfaction, ce qu'il en reste devant être affecté au travail de la pensée.

hallucination négative représentation de l'absence de représentation

La psychose nous offre la version caricaturale de ce désinvestissement de la réalité toujours menaçant par le vide qu'il entraîne chez le sujet, l'expérience de satisfaction étant remplacée par le délire, qui est une tentative effrénée pour donner un sens à l'invasion anarchique du Ça à l'aide de liens qui demeurent captifs des motions pulsionnelles. Sous la forme plus limitée d'une expérience ponctuelle chez le cas-limite qu'est l'Homme aux Loups c'est l'hallucination du doigt coupé². C'est de ces faits cliniques que nous pouvons dégager le prototype normal, où l'expérience de discontinuité inaugurale est représentée par l'hallucination négative - représentation de l'absence de représentation - à partir de laquelle vont se constituer des pensées discontinues à relier par des liens non matériels. Que le langage, dont les unités sont discontinues et exclusives, selon l'observation de Freud, prenne le relais de ces opérations, qu'il devienne une activité d'investissement privilégié parce qu'il est capable à la fois de représenta-

normal. pensée de l'angoisse.

1. D'où l'idée, que Freud a toujours défendue, d'une pensée inconsciente qui travaille à distance des restes perceptifs originaires. Il me semble que l'éloignement ne suffit pas à créer les conditions de ce travail, mais qu'il faut postuler un effacement de la représentation.
2. A. Green, « L'hallucination négative », in L'Évolution psychiatrique, 1977, 42, 645-656. Je souligne dans ce travail que l'hallucination du doigt coupé de l'Homme aux Loups, génératrice de terreur, comporte une négativation du sang qui devrait s'écouler de la blessure qui n'angoisse que par le vide qui sépare le doigt, retenu par un simple fragment de peau, de la main.

procédé que parce que la mère me la satisfaction attendue, mais rs confondu avec le moi-plaisir orientue à cette occasion et qui est ceau d'un Moi-idéal omnipotent. ail psychique s'instaure selon des La sélection des excitations s'éta-modalité agréable-désagréable au objet n'est plus confondu avec le Moi n'est plus lié au sentiment fusion du Moi et de l'objet suscep-mouvement d'expulsion par la sur-ence de satisfaction qui lui serait vient que l'objet se constitue à ent dit qu'il soit perdu? Une ve décrit le processus comme gra-métapsychologique ne retient que sa constitution extérieure. C'est la on objet interne qui permet la ive d'un moi suffisamment investi de liaison qui permet de penser de lui. Un tel moi peut travailler llucinatoire du désir, parce qu'il a inuité originaire qui l'a contraint ulsif, par un sentiment de conti-l'attente, le délai. Ce n'est pas é définitif, c'est tout juste un moi des représentations d'une certaine vec ces représentations. La consti-cient requiert l'établissement de qui peut admettre certaines repré-scient, en éviter d'autres et procé-ents de part et d'autre de cette

Le fais est qu'entre ce jeu de la repré-ance d'une pensée proprement dite allucination négative de la représen-mère ou le sein) pour qu'advienne entation plus ou moins réaliste, Freud, mais une représentation des

tions et de représentations de relations, confère de ce fait la conscience à une partie de la pensée.

Or le langage impose ses contraintes pour que sa consistance puisse être assurée. En conséquence, le relais qu'il prend de la pensée laisse en dehors d'elle ce qui ne peut entrer dans les mailles de son filet. C'est une limitation de la théorie de ne pouvoir utiliser que le langage pour rendre compte d'une pensée inconsciente qui reste en majeure partie incapable d'être contenue par les processus linguistiques.

Dans l'analyse des cas-limites, le blanc de la pensée apparaît. Ce ne sont pas les mêmes analysants qui disent « j'ai un blanc » et ceux qui disent « je ne pense à rien ». Ce blanc qu'ils communiquent n'est pas évocateur du refoulement. Et, même si, comme dans le cas du refoulement, c'est une pensée de transfert qui s'exprime négativement ainsi, ce qu'ils montrent à l'analyste est une pensée sans contenu mais qu'ils doivent communiquer, qui ne peut se contenter du silence, mais doit être transmise comme une représentation de l'absence de représentation. Ce blanc fut nécessaire pour l'établissement de la pensée. Mais, dans les situations analytiques évoquées, c'est une incapacité de penser qui est représentée, toujours menaçante parce que cette incapacité à penser, ou à représenter, laisse le champ libre à des pulsions, où le corps va profiter de cette vacance de l'esprit pour se ruer dans le Moi. Le blanc n'a pu être intégré à la liaison des pensées et des représentations : autrement dit, le négatif n'est plus la source d'un travail, il est un résultat à lui seul, une suspension d'activité psychique, une mort ponctuelle de l'esprit.

Le névrosé et même parfois le cas-limite se contentent d'un suspens de la parole, accompagné d'un « je ne sais pas ». Chez le psychotique, la réponse est obligée. Chez le cas-limite, ce suspens n'est ni une pause, ni un soupir, il est une sollicitation urgente adressée au Moi ou à l'analyste pour remplir l'espace psychique menacé par le vide ou par l'intrusion d'une pulsion plus que par une représentation indésirable.

A la différence de l'obsessionnel, chez qui le doute est

Représentation de l'absence de représentation

inconciliable
(cause pas
à dire)

Sollicitation importante pour remplir le vide

tations de relations, confère de ce
une partie de la pensée.
pose ses contraintes pour que sa
être assurée. En conséquence, le
la pensée laisse en dehors d'elle ce
ans les mailles de son filet. C'est une
rie de ne pouvoir utiliser que le lan-
mpte d'une pensée inconsciente qui
rtie incapable d'être contenue par
stiques.

cas-limites, le blanc de la pensée
nt pas les mêmes analysants qui
e » et ceux qui disent « je ne pense à
ils communiquent n'est pas évoca-
Et, même si, comme dans le cas du
ne pensée de transfert qui s'exprime
ce qu'ils montrent à l'analyste est
tenu mais qu'ils doivent communi-
contenter du silence, mais doit être
ne représentation de l'absence de
blanc fut nécessaire pour l'établisse-
Mais, dans les situations analytiques
incapacité de penser qui est repré-
açante parce que cette incapacité à
nter, laisse le champ libre à des pul-
profiter de cette vacance de l'esprit
Moi. Le blanc n'a pu être intégré à
s et des représentations : autrement
plus la source d'un travail, il est un
ne suspension d'activité psychique,
e de l'esprit.

ne parfois le cas-limite se contentent
parole, accompagné d'un « je ne sais
otique, la réponse est obligée. Chez
ens n'est ni une pause, ni un soupir,
on urgente adressée au Moi ou à
plir l'espace psychique menacé par
sion d'une pulsion plus que par une
sirable.

l'obsessionnel, chez qui le doute est

l'envers d'une compulsion qui se passe de toute décision
du Moi, lui dicte sa pensée et l'acte qu'il doit accomplir,
le phobique, lui, se contraint à ne jamais procéder à la
synthèse associative. S'agit-il pour autant d'un trouble
de la pensée ? Sans doute peut-on le croire, si ce n'est
qu'à la différence de l'obsessionnel dont la pensée est
sexualisée – en tant que contenant –, chez le phobique
c'est l'acte terminal de la synthèse qui recueille toute
l'excitation, équivalant alors à un orgasme.

Pourquoi s'y dérobe-t-il sinon parce qu'un tel
orgasme est toujours incestueux et qu'on trouve dans la
phobie cette même crainte d'engloutissement par
l'autre, mais limitée à l'orgasme seul ? La répétition des
expériences de frustration garantit le phobique contre
cette possibilité de satisfaction jouissive où il aurait le
sentiment d'un engouffrement par l'autre dont la cas-
tration, qui prend ici la forme d'une impossibilité de
récupération du pénis imaginaire, n'est que le premier
temps. La fusion n'est souhaitée que lorsqu'elle ne peut
avoir lieu, soit alors avec un objet œdipien totalement
investi en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'il implique
tous les fantasmes liés au coût d'une scène primitive qui
doit être une scène de conception. La synthèse des asso-
ciations prend cette valeur de « conception », c'est pour-
quoi elle n'a pas lieu. Ici pas de blanc de la pensée, mais
un suspens toujours inachevé à compléter sur des modes
autoérotiques. Mais le suspens est l'héritier de ce blanc.

*

Revenons à « La négation » et à cette limite origi-
naire. Freud la rattache au langage « des plus anciennes
motions pulsionnelles », les pulsions orales. Ce que nous
pouvons aujourd'hui saisir sous le texte, essentiel à la
compréhension de la mutation kleinienne, c'est que
cette limite ne constitue pas véritablement un dehors.

Ce qui est expulsé est un gouffre, l'envers d'une
bouche primitive qui, en vomissant psychiquement,
s'expulse elle-même et voudrait happer le sujet du
dehors. C'est la haine qui est ainsi expulsée – ou quel-

que chose qui ne porte même pas ce nom beaucoup trop différencié. L'activité d'une cavité sans limite qui voudrait attirer à soi toute la psyché dans une néantisation mortifère. Ce n'est pas le psychotique qui nous le montre le mieux car il est parfois au-delà – dans l'inertie ou au contraire dans le comblement de ce vide par la multiplicité des significations du délire plus ou moins profus. Non, ce sont les cas-limites toujours menacés par le gouffre, le trou, le vide sur lequel est projeté le désir de les happer et de les entraîner vers des tréfonds insondables qui nous font sentir, plus qu'ils ne nous les représentent, les abîmes où se perd la pensée.

De l'éjection primaire qui divise le monde du sujet en deux, jusqu'à la négation dans le langage, c'est toujours la même opération qui se répète, le même acte psychique porteur du même sens : expulser pour purifier, purifier pour lier. Or, même quand il est justifié par les pires angoisses d'annihilation ou de mort, c'est toujours un fragment de vie qui est ainsi éliminé de la psyché. C'est donc toujours un travail de mort qui s'accomplit – du négativisme des grands psychotiques à la négation nécessaire au principe de non-contradiction. Ce travail de la mort est sauvegarde de la vie, mais c'est toujours une vie plus ou moins appauvrie, et ce d'autant plus que la succession des opérations se fait toujours plus vers l'intérieur. Mais chaque opération effectuée pour constituer cet intérieur est suivie d'une double menace : d'une part, l'extérieur expulsé tend toujours à regagner sa patrie d'origine; d'autre part, dans l'intérieur ainsi constitué, une nouvelle division va advenir qui va traiter une partie de ce dedans comme non « agréable » à bannir de cet intérieur, qu'il tentera sans cesse de réinvestir. Jamais le travail du négatif n'abandonne le sujet, malgré ses exorcismes répétés. Ainsi, lorsque les représentations de mots s'affranchissent de leurs liens aux représentations de choses, le langage reprend en son sein l'acte du refoulement, par l'usage de la négation.

On trouvera peut-être paradoxal de mettre au compte de la mort ce qui est si nécessaire à la survie, à la vie, mais c'est mal poser la question car ce qu'il faut

te même pas ce nom beaucoup trop
 é d'une cavité sans limite qui vou-
 ute la psyché dans une néantisation
 pas le psychotique qui nous le
 il est parfois au-delà - dans l'inertie
 s le comblement de ce vide par la
 ifications du délire plus ou moins
 t les cas-limites toujours menacés
 ou, le vide sur lequel est projeté le
 t de les entraîner vers des tréfonds
 s font sentir, plus qu'ils ne nous les
 imes où se perd la pensée.

aire qui divise le monde du sujet en
 ation dans le langage, c'est toujours
 qui se répète, le même acte psy-
 nême sens : expulser pour purifier,
 e, même quand il est justifié par les
 ihilation ou de mort, c'est toujours
 qui est ainsi éliminé de la psyché.
 un travail de mort qui s'accomplit -
 grands psychotiques à la négation
 pe de non-contradiction. Ce travail
 arde de la vie, mais c'est toujours
 s appauvrie, et ce d'autant plus que
 érations se fait toujours plus vers
 que opération effectuée pour consti-
 suivie d'une double menace : d'une
 pulsé tend toujours à regagner sa
 autre part, dans l'intérieur ainsi
 elle division va advenir qui va trai-
 dedans comme non « agréable » à
 ur, qu'il tentera sans cesse de réin-
 travail du négatif n'abandonne le
 rcismes répétés. Ainsi, lorsque les
 mots s'affranchissent de leurs liens
 de choses, le langage reprend en son
 ement, par l'usage de la négation.
 être paradoxal de mettre au compte
 t si nécessaire à la survie, à la vie,
 er la question car ce qu'il faut

comprendre est que les processus de vie ne sont viables
 que par l'intégration des forces de mort. Apprivoiser la
 mort, c'est la contraindre à se lier à la vie. Le refoule-
 ment répète l'acte d'éjection radicale à la psyché, avec
 cette différence qu'il va constituer un refoulé qui va
 attirer à lui ce qui aura été rejeté par une opération
 d'apparence semblable à l'éjection primitive : l'attrac-
 tion dans le refoulé préexistant. L'hallucination négative
 va rompre le lien à la représentation de chose, mais
 la discontinuité qu'elle crée dans la psyché sera mise au
 service des liaisons du langage. La négation réussit
 l'affranchissement de la dépense en refoulement mais
 elle est une manière de reconnaître ce qu'elle nie. En fin
 de compte, contre la liaison pure et simple invoquée par
 Freud dans une série d'opérations continues de la pul-
 sion à la pensée, le travail du négatif permet de
 reconnaître l'importance d'une fonction qui a échappé à
 Freud. Car, de même que le principe de réalité ne vise
 pas à trouver l'objet mais à le retrouver, on peut dire
 que la pensée ne consiste pas à lier des processus mais à
 les re-lier, après qu'un effacement les a disjointes.

double limite

dehors
dedans
conscience
inconscience

*
 Où donc situer dans une perspective psychanalytique
 moderne le travail de la pensée ? Si nous ne voulons pas
 adopter une position théorique qui fasse ressembler la
 pensée à la pensée opératoire des psychosomaticiens -
 ce qu'évoquent irrésistiblement les formulations de
 Freud - il faut dans un modèle métapsychologique la
 placer à un carrefour : entre dedans et dehors, d'une
 part, et entre les deux parties séparées qui divisent le
 dedans (limite des systèmes Cs-Pcs et Ics). C'est ainsi
 que pourraient être réunifiés les deux grands secteurs de
 la psychopathologie : psychose et névrose avec tout
 l'espace ménagé par les structures non névrotiques, non
 psychotiques. Pour cela, *il faut traiter la limite comme un
 concept*¹.

Si l'on construit très schématiquement un tel modèle

1. Cf. « Le concept de limite », dans ce même volume.

par une division verticale – limite du dedans et du dehors – et qu'au sein du dedans on divise ce dernier en deux par une limite horizontale figurant la séparation entre Cs-Pcs et Ics, les processus de pensée seront localisés à l'intersection de ces deux lignes. Je retrouve ici mon hypothèse des processus tertiaires dont la fonction est d'instituer un va-et-vient entre processus primaires et processus secondaires. Mais à cette fonction déjà décrite, j'ajoute la communication entre le dedans et le dehors¹.

Une théorie psychanalytique moderne de la pensée ne peut plus se contenter d'assigner à la pensée une tâche d'exploration du seul monde extérieur, puisque la condition de la validité d'une telle exploration est aujourd'hui mise en relation avec son préalable : le travail psychique interne qui aboutit à la constitution du système de représentations inconscientes et sa communication, par l'intermédiaire du préconscient, avec la conscience.

Qu'est-ce qui nous autorise à avancer une telle hypothèse ? Certes, l'expérience acquise avec les cas-limites sur le rapport à l'objet analytique transférentiel nous permet de reconnaître l'impossibilité de dissocier – comme avec le névrosé – le travail intrapsychique et le travail intersubjectif dominé par un souci constant des limites et de la distance optimale. Mais c'est encore là une vue un peu objectiviste, comme si l'analysant pouvait se penser en soi, hors du travail qu'effectue l'analyste. La source principale de ces réflexions, c'est le travail de l'analyste, qui est toujours un travail de pensée. En vérité, la description de la pensée par Freud pourrait être réhabilitée, si on l'appliquait au travail de l'analyste. C'est par son analyse personnelle qu'il deviendrait capable – sauf situations critiques – de cette réduction quantitative, de la possibilité de différer la décharge (interprétative), de sonder périodiquement le matériel en revenant à lui, de se fournir une représenta-

1. Il est à remarquer que Freud n'a jamais fait l'articulation entre ses idées sur les processus de pensée inconscients et ce qu'il théorise sous le nom de pensée (restriction à la décharge, action expérimentale de sondage à l'aide de petites quantités, etc.).

verticale – limite du dedans et du
 in du dedans on divise ce dernier en
 horizontale figurant la séparation
 des processus de pensée seront localis-
 de ces deux lignes. Je retrouve ici
 processus tertiaires dont la fonction
 a-et-vient entre processus primaires
 laires. Mais à cette fonction déjà
 communication entre le dedans et le

analytique moderne de la pensée ne
 er d'assigner à la pensée une tâche
 l monde extérieur, puisque la condi-
 une telle exploration est aujourd'hui
 avec son préalable : le travail psy-
 aboutit à la constitution du système
 inconscientes et sa communication,
 du préconscient, avec la conscience.
 s autorise à avancer une telle hypo-
 érience acquise avec les cas-limites
 bjet analytique transférentiel nous
 être l'impossibilité de dissocier –
 osé – le travail intrapsychique et le
 f dominé par un souci constant des
 ance optimale. Mais c'est encore là
 ectiviste, comme si l'analysant pou-
 i, hors du travail qu'effectue l'ana-
 cipale de ces réflexions, c'est le tra-
 i est toujours un travail de pensée.
 tion de la pensée par Freud pour-
 , si on l'appliquait au travail de
 ar son analyse personnelle qu'il
 – sauf situations critiques – de cette
 ive, de la possibilité de différer la
 tive), de sonder périodiquement le
 t à lui, de se fournir une représenta-

e Freud n'a jamais fait l'articulation entre ses
 pensée inconscients et ce qu'il théorise sous le
 à la décharge, action expérimentale de son-
 quantités, etc.).

tion des processus psychiques à l'œuvre chez le patient,
 et de relier, par le langage, le travail de la représenta-
 tion. L'hallucination négative n'est pas absente de ce
 travail; elle correspond à tous les moments où l'ana-
 lyse ne comprend rien au matériel, ne peut ni le repré-
 senter, ni y découvrir des liens. Et c'est pourquoi Bion
 reprend de Freud – comme Lacan invite à se méfier
 d'une compréhension trop rapide – la nécessité de
 s'aveugler pour laisser surgir l'interprétation « impen-
 sable ». Elle est aussi à l'œuvre dans la discontinuité des
 pensées qui a procédé au démantèlement de la linéarité
 du discours.

L'analyste sait alors que penser est douloureux pour
 l'analysant parce qu'il peut prendre la mesure sur lui-
 même du considérable effort de penser que nécessite son
 travail. Et ceci ne concerne pas que les accomplisse-
 ments les plus achevés de la pensée, ceux qu'il met en
 œuvre lors de la rédaction d'un travail qui rend compte
 de son expérience, mais au contraire désigne les formes
 inchoatives et embryonnaires d'une pensée qui ne par-
 vient pas à se dire.

Le sentiment d'échec que donnent les élaborations
 théoriques sophistiquées chez Bion – qui en a eu
 conscience – ou chez Lacan – qui n'a trouvé de salut que
 dans une fuite en avant – est probablement dû au fait
 que nous restons encore incapables de concevoir les éla-
 borations d'une « protopensée » qui perdure dans un
 appareil psychique qui a paru s'en détourner pour pour-
 suivre son évolution et se montrer apte à des perfor-
 mances de haut niveau.

Freud, à la fin de son travail sur l'Homme aux Loups,
 avait pressenti le problème dans toute sa complexité.
 Car nous avons trop l'habitude de théoriser la pensée
 comme un travail qui extrait d'une donnée ce qu'elle
 possède en germe, comme s'il ne s'agissait que d'en
 dégager l'implication qu'elle porte secrètement. Dis-
 cutant l'effet de la scène primitive chez son patient,
 Freud écrit : « On ne peut qu'avec peine écarter l'idée
 qu'une sorte de savoir difficile à définir, quelque chose
 comme une prescience agit dans ces cas chez l'enfant.

Nous ne pouvons absolument pas nous figurer en quoi peut consister un tel "savoir", nous ne disposons à cet effet que d'une seule mais excellente analogie, le savoir instinctif si étendu des animaux¹. » Le patrimoine instinctif, ajoute-t-il, « garde la force de tirer à soi des processus psychiques plus élevés ».

Les formes inchoatives de la pensée ne sont pas seulement prises entre la projection et l'élaboration analytique, elles sont anticipatrices, c'est en quoi les productions psychotiques des enfants, comme les constructions délirantes des adultes, anticipent parfois sur des intuitions de la pensée que nous avons du mal à pousser jusqu'au bout dans la construction théorique. C'est ainsi que Freud doit se justifier d'avoir trouvé dans le délire de Schreber une vision métaphorisée de sa propre théorie. *Mechanismus psychotique*

C'est bien la persistance inaltérable de cette propensité qui nous oblige constamment à répéter ce travail du négatif par la double limite pour ne pas nous laisser envahir par elle, pour laisser instituer avec autrui et avec nous-mêmes des relations acceptables en sacrifiant une part trop exubérante de cette vie en excès.

1. *Cinq Psychanalyses*, P.U.F., p. 419.